

Rendez-vous à Samarra

JOHN O'HARA

Rendez-vous à Samarra

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marcelle Sibon*

édition révisée par Clément Ribes

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 1934 chez Harcourt Brace & Company
sous le titre : *Appointment in Samarra*.

La première édition française de ce roman
a paru en 1948 aux Éditions du Seuil.

© John O'Hara, 1934
© Éditions de l'Olivier, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 978.2.8236.1445.9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La Mort parle :

À Bagdad, un jour, un marchand envoya son serviteur acheter des provisions au marché, mais il vit bientôt revenir, blême et tremblant de peur, le serviteur qui lui dit : « Maître, il y a un moment, je me trouvais sur la place du marché et une femme m'a bousculé dans la foule ; or, en me retournant, j'ai vu que c'était la Mort qui venait de me bousculer. Elle a fait vers moi un geste de menace. S'il vous plaît, prêtez-moi votre cheval, afin que je fuie cette cité pour échapper à mon destin. Je galoperai jusqu'à Samarra et la Mort ne m'y trouvera pas. » Le marchand lui prêta son cheval et le serviteur le monta, lui enfonça ses éperons dans les flancs et s'éloigna au grand galop. Alors, le marchand descendit jusqu'à la place du marché et, lorsqu'il me vit, debout dans la foule, il vint à moi et me demanda : « Pourquoi as-tu fait à mon serviteur un geste de menace en le rencontrant ce matin ? – Ce n'était pas un geste de menace, répondis-je, ce n'était qu'un sursaut de surprise. J'étais très étonnée de le voir à Bagdad, car j'ai rendez-vous avec lui, ce soir, à Samarra. »

W. Somerset Maugham

Les pensées de Luther L. (L. pour LeRoy) Fliegler marquent le début de cette histoire. Allongé sur son lit, concentré sur sa respiration, il rêvasse, dans la pure conscience des bruits qui l'entourent et des battements de son cœur. À côté de lui est allongée sa femme, couchée sur le côté droit, dormant profondément. Elle dort du sommeil du juste car c'est précisément le matin de Noël et, la veille, elle a travaillé comme un chien toute la journée, préparé la dinde et des gâteaux, et cela fait très peu de temps qu'elle a fini de décorer le sapin. La proximité terrible de ses propres battements de cœur suscite chez Luther un désir léger pour sa femme, mais Irma est tout à fait capable de dire non quand elle est fatiguée. C'est trop d'embarras, dit-elle quand elle est fatiguée, et puis, elle ne veut prendre aucun risque. Trois enfants, c'est bien assez, trois enfants en dix ans. Alors Luther ne tend pas la main vers elle. C'est le matin de Noël et il lui fera une faveur, une faveur dont elle ignorera toujours qu'il lui a accordée : il va la laisser profiter de son sommeil. Et c'est une faveur, une vraie, car Irma elle aussi aime Noël, et ce matin en particulier, peut-être que cela ne la dérangerait pas, et peut-être qu'elle ne se sentirait pas trop dérangée, peut-être qu'elle serait prête à prendre un risque. Luther Fliegler réprima plus rudement cette petite tentation, puis se dit qu'après tout, tant pis, et se retourna pour entourer de ses mains la taille de sa femme, caressa le petit bourrelet de chair qu'elle avait au-dessus de l'abdomen. Elle commença à remuer un peu, ouvrit les yeux et dit :

« Mon Dieu, Lute, qu'est-ce que tu fabriques ? »

– Joyeux Noël! dit-il.

– Arrête s'il te plaît. Laisse-moi, voyons!» lui dit-elle, mais elle souriait de bonheur et elle passa son bras sous le large dos de Luther. «Mon Dieu, tu es fou, dit-elle,... oh! mais, comme je t'aime!»

Et, l'espace d'un moment, Gibbsville ne connut pas deux êtres plus heureux que Luther Fliegler et sa femme Irma. Ensuite, Luther s'endormit et Irma se leva; puis elle revint dans la chambre et s'arrêta pour regarder par la fenêtre, avant de se remettre au lit.

Il régnait une sorte de silence cotonneux dans Lantenengo Street. La neige s'empilait haut dans les caniveaux, on avait déblayé la rue pour assurer seulement le passage de deux voitures de front. Il faisait trop noir pour que la rue ait l'air elle aussi cotonneuse, et le silence même était irréel. Irma pensa qu'au milieu d'un silence aussi touffu, elle pourrait hurler de toutes ses forces sans se faire entendre, mais elle savait aussi que, s'il lui en prenait l'envie (ce n'était pas le cas), elle pourrait faire la conversation avec Mrs. Bromberg de l'autre côté de la rue, sans que l'une ou l'autre eût besoin d'élever la voix. Irma se reprocha de penser en termes désagréables à Mrs. Bromberg, un matin de Noël, mais aussitôt elle se trouva une excuse: les Juifs ne célèbrent pas Noël, sauf pour se faire encore plus d'argent sur le dos des Chrétiens, alors ce n'est pas parce que c'est Noël qu'il faut traiter les Juifs différemment. En plus, l'arrivée des Bromberg à Lantenengo Street avait faussé complètement la valeur du lotissement. Tout le monde le disait. Lute avait appris de source sûre que les Bromberg avaient payé trente mille dollars la propriété des Price, ce qui faisait douze mille cinq cents de plus que le prix demandé par Will Price. Mais si les Bromberg avaient envie d'habiter dans Lantenengo Street, ils pouvaient y mettre le prix. Irma se demanda s'il était vrai que la sœur et le beau-frère de Sylvia Bromberg étaient en train de marchander la propriété McAdams, la porte à côté. Ça ne l'étonnerait pas du tout. Dans quelque temps, toute une colonie juive se serait installée dans la rue et les enfants Fliegler, comme tous les enfants bien élevés du quartier, attraperaient l'accent juif.

Irma Fliegler haïssait Sylvia Bromberg depuis l'été précédent où

Sylvia avait eu un bébé et avait hurlé pendant toute une soirée d'été. Elle aurait pu aller à l'hôpital catholique, elle savait bien qu'elle attendait un bébé, et entendre ces hurlements était horrible, tout comme avoir à inventer des histoires pour expliquer aux enfants sages pourquoi Mrs. Bromberg criait si fort. C'était dégoûtant.

Irma s'écarta de la fenêtre et retourna se coucher, en espérant que personne ne l'ait vue, et en détestant les Bromberg de s'être installés dans le quartier. Lute dormait paisiblement et Irma fut ravie par la chaleur de son grand corps, cette odeur lourde qu'il exhalait. Elle allongea la main et passa les doigts sur son épaule, sur les quatre cicatrices en forme de petits nombrils, des cicatrices d'éclats de shrapnel. Lute était un habitant de Lantenengo Street et, parce qu'elle était sa femme, elle appartenait, elle aussi, à Lantenengo Street. Mais pas seulement parce qu'elle était sa femme. Sa famille était installée à Gibbsville depuis bien plus longtemps que la plupart des habitants de Lantenengo Street. Irma était une Doane, et le grand-père Doane avait été petit tambour aux armées pendant la guerre du Mexique ; sa participation à la guerre de Sécession lui avait valu la médaille d'honneur. Le grand-père Doane avait été administrateur des écoles durant presque trente ans et, dans cette partie de l'État, il était le seul homme à avoir jamais reçu une médaille d'honneur. Lute, lui, avait la croix de guerre française avec palmes, pour un exploit accompli, prétendait-il, alors qu'il était soûl ; deux types aussi avaient été décorés du Distinguished Service (croix ou médaille) pendant la Grande Guerre, mais la médaille d'honneur du Congrès, seul le grand-père Doane l'avait obtenue. Irma avait toujours pensé que cette médaille aurait dû lui être léguée car elle était la chouchoute du grand-père Doane, tout le monde le savait. Mais c'était son frère Willard et sa femme qui l'avaient prise, parce que Willard assurait la survivance du nom. Eh bien, qu'ils la gardent ! C'était Noël, et Irma ne leur en voulait pas tant qu'ils en prendraient soin et qu'ils l'apprécieraient à sa juste valeur.

Couchée là, sans dormir, Irma entendit un bruit, clac, toc, clac, toc, clac, toc... Une voiture, sa traverse de chaîne brinquebalante

cognant contre le garde-boue, montait ou descendait (impossible de le savoir) Lantenengo Street. Puis, la voiture accéléra et le bruit se transforma: clac, clac, clac, clac, clac... Elle passa devant la maison. Irma comprit que c'était une voiture ouverte, car elle entendait battre la capote sur les côtés. Ça devait être une voiture de fonction, une Dodge. Un accident dans la mine sans doute, et l'on était allé chercher un des patrons au beau milieu de la nuit, la nuit de Noël, pour s'occuper de l'incident. Terrible. Elle était bien contente que Lute ne travaille pas pour la compagnie des Fers et Charbons. Pour y avoir une situation un peu convenable, il fallait être diplômé de Penn State ou de Lehigh, ce que Lute n'était pas, et, une fois nommé, il fallait attendre la mort de quelqu'un avant d'obtenir un avancement digne de ce nom. Et l'on est forcé de se déplacer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit comme un médecin, parce que les pompes ne fonctionnent pas ou autre problème du même genre. Et, même dans le travail courant des ingénieurs, on rentre sale, on ressemble à un mineur parmi tant d'autres, avec une casquette, des petites bottes de caoutchouc et une gamelle pour le casse-croûte. Diplômé de l'université et forcé de se déshabiller dans le cellier en rentrant chez soi. Lute n'avait pas tort quand il calculait qu'en vendant deux Cadillac par mois, on assure ses dépenses, et tout le reste, c'est du beurre dans les épinards; et au moins on a l'air d'un être humain respectable sans risquer de mourir écrasé par un éboulement ou éparpillé par un coup de grisou. Lute disait toujours qu'un homme marié n'a rien à faire au fond d'une mine, sauf s'il en a marre de sa femme et de ses enfants.

Et Lute était un vrai et bon père de famille. Irma se faufila dans le lit jusqu'à ce que son dos soit collé contre celui de Lute. Elle tenait sa main derrière elle pour serrer doucement l'avant-bras de Lute. L'année prochaine, c'est Hoover qui l'avait dit, tout irait beaucoup mieux, et ils seraient en mesure de réaliser un tas de projets que la Dépression avait remis à plus tard. Irma entendit le bruit d'une autre chaîne détachée, d'abord rapide, puis le bruit ralentit et s'arrêta. La voiture repartit en prise. Irma la reconnut: c'était le cabriolet

Buick du docteur Newton. Newton, le dentiste, et sa femme Lilian, qui habitaient deux portes plus bas. Ils revenaient sûrement du bal au Country Club. Ted Newton devait être un peu gris, et Lilian, que sa grossesse forçait à rentrer de bonne heure, devait en avoir plein le dos. Elle était enceinte de trois mois, peut-être plus. Irma se demanda quelle heure il était. Elle allongea la main et trouva la montre de Lute. Trois heures vingt seulement. Seigneur! Elle croyait qu'il était bien plus tard que ça.

Trois heures vingt. L'ambiance au bal du Country Club devait tout juste commencer à prendre, imagina Irma. Les étudiants rentrés chez eux pour les vacances, les couples de jeunes mariés qu'elle connaissait presque tous par leur prénom, et puis le groupe des aînés. L'année prochaine, elle et Lute se rendraient à ces bals et ils s'amuseraient bien. Elle aurait pu se rendre à celui-ci, mais ils avaient décidé que, même si on connaît les gens par leur prénom, se présenter aux bals sans faire partie du club n'est pas correct. Toutes les fois où cela arrivait, le membre qui vous invitait devait payer un dollar et, même dans ces conditions, il n'était pas permis d'y aller plus de deux fois par trimestre. C'était le règlement. L'année prochaine, elle et Lute seraient membres, et ce serait très bien parce que Lute y nouerait beaucoup de relations et vendrait des tas de Cadillac aux membres du club. Mais comme disait Lute: « Nous nous inscrirons quand nous en aurons les moyens. Je n'aime pas du tout l'idée de mêler la vie des affaires à la vie sociale. Dans ce genre de club, on prend l'habitude de signer des chèques d'avance et on finit par se faire blackbouler. Nous nous y inscrirons quand nous en aurons les moyens. » Lute était un type bien. Honnête et sûr comme le jour est long. Il n'aurait jamais posé les yeux sur une autre femme, même pour rire. Pour cette raison, entre autres, ça ne la dérangeait pas d'attendre qu'ils aient les moyens de se faire inscrire au club. Si elle avait épousé... disons Julian English, elle serait membre du club, mais elle n'échangerait sa place avec Caroline English pour rien au monde, même si on la payait. Elle se demandait si, en ce moment, Julian et Caroline étaient en train de se livrer à une de leurs grandes bagarres maison.

Le fumoir du Country Club Lantenengo était tellement bondé qu'y faire entrer une personne de plus paraissait impossible ; cependant, on ne savait comment, les gens entraient et sortaient. Le fumoir était devenu mixte ; au tout début, après la construction du club en 1920, il était réservé aux hommes, mais, lors de nombreuses réceptions de mariages, les femmes avaient enfreint le règlement qui leur en défendait l'entrée. Les mariages sont des réceptions privées et les règlements du club n'ont plus cours quand le club est loué entièrement pour une réception privée. Voilà comment les membres féminins s'imposèrent au fumoir par la force des muscles, et, à cet instant précis, les femmes étaient aussi nombreuses que les hommes. Il était à peine plus de trois heures, mais la soirée durait depuis toujours, et presque personne ne songeait au moment où elle prendrait fin. Ceux qui voulaient qu'elle finisse n'avaient qu'à rentrer chez eux. On ne les regretterait pas. Les gens restants faisaient partie du groupe des premiers arrivés. Tous les membres du club pouvaient venir au bal, mais tous ceux qui venaient au bal n'étaient pas forcément les bienvenus dans le fumoir. La foule du fumoir commençait toujours par le même petit groupe. Les Whit Hofman, les Julian English, les Froggy Ogden et ainsi de suite. C'était eux les buveurs, les dépensiers, des individus socialement solides qui pouvaient se permettre de faire des pieds de nez aux autres et qui n'avaient de compte à rendre qu'à leur propre famille. Ce groupe était composé d'à peu près vingt personnes, et, parmi la jeunesse de Gibbville, on pouvait juger du standing de quelqu'un

à l'assurance avec laquelle il s'introduisait dans le cercle étroit des gens du fumoir. Vers trois heures du matin, tous ceux qui en avaient eu envie étaient passés par le fumoir ; on en ouvrait les barrières fictives à une heure et demie environ, heure qui coïncidait avec le moment où les Hofman, les English et les autres étaient assez ivres pour accueillir n'importe qui – plus il était indésirable, mieux il était reçu.

Jusque-là, rien de terrible ne s'était produit. On avait surpris le jeune Johnny Dibble à faucher de l'alcool dans le casier d'un membre du club et on lui avait botté le derrière. L'épaulette d'Elinor Holloway avait glissé (ou bien quelqu'un la lui avait tirée), révélant momentanément son sein gauche, que la plupart des jeunes gens présents avaient déjà vu et palpé à un moment ou à un autre. Frank Gorman, de Georgetown, et Dwight Ross, de Yale, s'étaient battus, ils avaient pleuré et s'étaient embrassés après avoir énuméré toutes les choses que l'équipe que Gorman n'avait pas formée aurait pu faire à l'équipe dont Ross était le remplaçant demi-arrière. Au milieu d'un de ces silences inexplicables, on avait entendu Ted Newton dire à sa femme : « Je boirai autant que j'en ai envie, nom de Dieu. » Harry Reilly, dont l'arrivisme était un spectacle qui valait le détour, avait été couvert de honte par sa nièce, la grosse Elizabeth Gorman, laquelle avait roté bruyamment et sans la moindre vergogne ; Lorimer Gould III, de New York, en visite chez quelqu'un de la ville avait entendu dire vingt fois que Gibbsville était ennuyeux comme la pluie tout au long de l'année, mais que tout le monde s'accordait pour dire qu'à Noël, c'était l'endroit le plus amusant qu'on pouvait trouver en province. Bobby Herrmann, qui était affiché au tableau parce qu'il devait des cotisations et des notes de restaurant, était là, dans son complet de ville, ivre comme un dieu et *persona grata* dans le sanctuaire (il était célèbre pour avoir dit un jour, en voyant le terrain de golf absolument vide de joueurs : « Les links sont un peu délinquants aujourd'hui »), et il expliquait aux fiancées de ses amis qu'il voudrait bien danser avec elles, mais qu'il ne pouvait pas parce que son nom était affiché au tableau. Tout le monde

buvait, venait de boire ou s'apprêtait à boire. Les consommations étaient presque toujours du whisky de seigle à l'eau de seltz, sauf quelques highballs faits à l'eau-de-vie de pomme et au Ginger ale. Seuls quelques membres du sanctuaire buvaient du *vrai* scotch. L'alcool, c'est-à-dire le *rye*, l'eau-de-vie de seigle, était à peu près partout le même. Tout le monde, ou presque, achetait du *rye* sur ordonnance chez le pharmacien (les membres du club qui étaient médecins gardaient les « bons » pour leurs clients) et on le coupait avec de l'alcool à 90° et de l'eau colorée. Ce n'était pas un poison, ça vous donnait une bonne cuite, c'était tout ce qu'on lui demandait et tout ce qu'on pouvait en dire.

Les vibrations de l'orchestre (les Tommy Lake's Royal Comedians, un groupe de Gibbsville) parvenaient jusqu'au fumoir. Les plus jeunes des hommes qui s'y trouvaient se mirent à fredonner *Something to Remember You by*. Les garçons disaient aux filles : « On danse ? » et les filles répondaient : « Et comment ! », ou bien : « Voui-i », ou : « Euh... » Peu à peu, la pièce se vida. Quelques personnes restèrent dans un coin autour d'une assez grande table qui, par consentement mutuel, droit souverain ou autre, était considérée comme la propriété privée du groupe de Whit Hofman. Harry Reilly racontait une histoire salace avec un accent irlandais, dont le réalisme et le comique étaient rehaussés par le fait que son râtelier, relique de l'époque où les Reilly n'étaient pas encore riches, n'était pas très bien fixé ; aussi Reilly zézayait-il toujours un peu. Reilly avait une grosse figure blême et joviale, des cheveux gris et une grande bouche aux lèvres minces. Ses petits yeux étaient pleins d'astuce, et il commençait à avoir du ventre. Il était en jaquette et sa cravate blanche était joliment sale, parce qu'il avait l'habitude de la tripoter entre deux gestes ponctuant son récit. Ses vêtements étaient bien coupés, mais il était né dans une toute petite ville de charbonnage, et Reilly était le premier à dire : « On peut faire sortir le garçon de la mine, mais on ne peut pas faire sortir la mine du garçon. »

Reilly racontait ses histoires par paragraphes. Il avançait le corps en parlant, un bras sur le genou, comme dans les images de cow-boys

qu'on a tous vues. Quand il arrivait au bout du paragraphe, il jetait un coup d'œil rapide par-dessus son épaule, comme s'il s'attendait à être arrêté par la police avant d'avoir terminé l'histoire ; il tripotait sa cravate, serrait les lèvres, puis se retournait vers son auditoire et passait au paragraphe suivant... « Alors, Pat a dit... » Voir les gens écouter Harry raconter une histoire était un spectacle comique. S'ils avalaient une gorgée de leur boisson au milieu d'un paragraphe, ils le faisaient lentement, presque subrepticement. Et ils savaient toujours quand il fallait rire, même quand c'était une blague de catholique, parce que Reilly signalait toujours l'imminence de la chute en se claquant fortement la cuisse. Quand tout le monde avait ri (Reilly regardait chaque personne pour s'assurer qu'il ou elle avait bien pigé), il se lançait dans un bref historique de sa blague, l'endroit où il l'avait entendue, et dans quelles circonstances ; alors, cet historique l'entraînait vers une autre histoire. En général, on disait : « Harry, je ne sais pas comment vous faites pour les retenir. J'entends un tas d'anecdotes, mais je ne peux jamais me les rappeler. » Harry avait une grande réputation d'homme spirituel, d'Irlandais spirituel.

Julian English restait là à le regarder, donnant à ses yeux un air plus endormis qu'ils ne l'étaient réellement. D'où venait, se demandait-il, sa haine pour Harry Reilly ? Pourquoi ne pouvait-il pas le supporter ? Qu'est-ce qui, chez Reilly, lui faisait se dire intérieurement : « S'il recommence à raconter une de ses anecdotes moisis, je lui balance le contenu de mon verre à la figure » ? Mais il savait bien qu'il n'enverrait pas ce verre à la figure de Harry, ni aucun autre verre d'ailleurs. Il n'empêche, c'était amusant d'y penser. (La blague consistait en ceci : une vieille fille va à confesse ; raconte au prêtre qu'elle a commis un péché d'immoralité. Le prêtre veut savoir combien de fois. La vieille fille dit une fois, il y a trente ans... « Mais, mon père, j'y repense avec plaisir ! » [le tout avec l'accent irlandais].) Oui, ce serait rudement amusant. Tout le contenu du le verre, y compris les trois glaçons aux angles arrondis. Un des glaçons au moins lui atterrirait dans l'œil et le liquide éclabousserait complètement sa

chemise, laquelle s'imbiberait et se ramollirait lentement à mesure que le whisky-soda dégoulinerait sur le plastron jusque dans le creux du gilet. Les spectateurs se lèveraient, tout surpris. « Eh bien, Ju », diraient-ils, et Caroline lui crierait : « Julian ! » Froggy Ogden aurait très peur, mais il éclaterait de rire. Elizabeth Gorman aussi poufferait bruyamment, en faisant : « Hou, hou, hou !... », pas parce qu'elle serait contente de voir insulter son oncle, ni parce qu'elle voudrait prendre parti pour Julian, mais parce que ce serait un événement, une chose sensationnelle à laquelle elle se trouverait mêlée.

« Vous ne l'avez jamais entendu, vraiment ? disait Reilly. Mère de Dieu ! c'est une des plus vieilles histoires catholiques qui soient. C'est un prêtre qui me l'a racontée, celle-là, oh ! il y a bien quinze, vingt ans de ça ! Le vieux père Burke, il était pasteur là-bas à Saint Mary Star of The Sea, près de Collieryville. Oui, je l'ai entendue y a bien longtemps. C'était un brave vieux bonhomme, je me rappelle... »

Le liquide, réfléchissait Julian, ruissellerait sous le gilet et continuerait de couler jusque dans le pantalon de Reilly, de sorte que, même si la glace ne lui atterrissait pas dans l'œil, il se retrouverait avec des taches tellement suspectes sur sa braguette qu'il serait forcé de s'en aller. Et il y avait une chose que Reilly ne pouvait pas supporter ; il ne pouvait pas supporter de perdre contenance. C'est ça qui rendrait la chose sensationnelle. Julian voyait déjà Reilly ne sachant où se fourrer après avoir reçu l'eau dans la figure. Socialement, Reilly était monté assez haut à force d'acrobaties, à force d'être « un bon garçon » et de se montrer « lui-même », et par la simple puissance de l'argent des Reilly (tout le monde savait qu'ils en avaient beaucoup). Reilly appartenait au comité des Golf-Links, et au comité des fêtes, parce qu'en tant que joueur de golf il voulait veiller à ce que les choses marchent ; il avait payé de sa poche l'installation de nouveaux links, et il pouvait faire durer un bal jusqu'à six heures du matin en donnant de gros pourboires aux musiciens. Mais ce n'était pas encore un notable de l'Assemblée de Gibbsville. Il était membre de l'Assemblée mais n'appartenait pas au groupe des gouverneurs, et n'était appelé ni à tenir office, ni à siéger dans

des comités importants. De sorte qu'il n'était pas absolument sûr de la solidité de sa position sociale, et ça, bon Dieu, Julian le savait. Aussi, lorsque le liquide le frapperait, il garderait tout juste ce qu'il faut de contrôle sur lui-même, c'est probable, pour se rappeler qui le lui avait lancé et sans doute ne prononcerait-il pas les choses qu'il aurait envie de dire. Ce salopard au sang de navet sortirait probablement son mouchoir et essaierait de tourner l'événement en dérision, ou, s'il voyait que personne d'autre ne trouvait ça drôle, il jouerait le rôle du monsieur impassible et froidement indigné et dirait : « Quelle saloperie d'avoir fait ça ! À quoi ça rime ? ... Hein ? »

« Et moi, se disait Julian, j'aimerais pouvoir lui dire qu'à mon avis, il était grand temps que quelqu'un s'avise de la lui boucler. »

Mais, en même temps, il savait qu'il ne lancerait pas ce verre, déjà presque bu, ni le suivant qu'il était sur le point de se préparer. Pas sur Harry Reilly. Il n'avait pas peur de lui physiquement. Reilly avait la quarantaine passée. C'était un bon joueur de golf, mais il était gras et poussif, il ferait n'importe quoi pour éviter une bagarre à coups de poing. Mais, d'abord, Harry Reilly était propriétaire, ou tout comme, de la Compagnie des automobiles Cadillac de Gibbssville dont Julian était président. D'autre part, s'il lançait son whisky sur Harry Reilly, les gens diraient qu'il était aigri parce que Reilly dansait toujours beaucoup avec Caroline English et lui faisait pas mal d'avances peu dissimulées.

Ses pensées furent interrompues par Ted Newton, le dentiste, qui s'arrêta à leur table pour s'en envoyer un petit au passage. Ted portait un manteau de castor, dont c'était le premier hiver même si ce n'était pas la première fois qu'il le mettait.

« Vous partez ? » dit Julian.

C'était tout l'effort qu'il avait envie de faire pour Newton et bien plus qu'il n'en aurait fait si Newton n'avait pas représenté une vente de Cadillac potentielle. Il conduisait une Buick pour le moment.

« Oui... Lilian est fatiguée et sa famille arrive demain matin de Harrysburg. En voiture, ils seront ici vers une heure, une heure et quart. »

« Ce que j'm'en fous, de ce qu'ils feront ! » pensa Julian.
 « Vraiment ? demanda-t-il tout haut. Alors, joyeux Noël !
 – Merci, Ju. Joyeux Noël aussi ! On se voit chez les Bachelor ?
 – Oui ! » dit Julian.

Et il ajouta à voix basse pendant que les autres disaient au revoir à Newton :

« Et ne m'appellez pas Ju. »

L'orchestre jouait *Body and Soul*, et le chœur du milieu lui donnait du fil à retordre ; les musiciens prenaient un air concentré et fronçaient tous les sourcils, sauf le tambour à timbre qui adressait aux danseuses de grands sourires en frappant avec ses balais métalliques. Wilhelmina Hall, sortie depuis six ans de Westover, était encore la meilleure danseuse du club, et c'est elle qui récoltait le plus de cavaliers. Elle parcourait deux fois la piste de danse avec le même danseur, et puis quelqu'un sortait du groupe des hommes et la prenait. Tout le monde voulait être son cavalier, parce qu'elle dansait si bien et que tout le monde disait qu'elle n'était pas amoureuse. La seule personne dont elle aurait pu l'être, c'était Jimmy Malloy, et elle n'était certainement pas amoureuse de lui. Du moins, c'est ce que tout le monde disait. Les hommes qui la faisaient danser étaient de tous les âges, tandis que Kay Verner, qui était encore à Westover et de loin la plus jolie fille, récoltait tous les siens ou presque parmi les élèves de l'école supérieure et de l'université. Et elle était amoureuse de Henry Lewis. Du moins, c'est ce que tout le monde disait. Constance Walker, la petite dinde, ne portait pas ses lunettes comme si tous les gens du club ignoraient que, sans cet accessoire, elle était incapable de voir l'autre côté de la table. Dans le groupe des danseurs, on la considérait comme la fille qui *vous accorde une danse*. Elle était à Smith College, c'était une étudiante sérieuse. Elle était très bien faite, surtout des seins ; c'était une petite bonne femme sensuelle qui n'était pas laide mais quelconque et (si seulement elle s'en était rendu compte) plutôt moche sans ses lunettes ! Elle avait tellement envie de plaire que, si un garçon l'invitait, il pouvait profiter entièrement de sa poitrine

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2019. N° 1442 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE